



**HAL**  
open science

# Le substantif latin mundus : un avatar de l'étrusque mutna ?

Jean-Paul Brachet

► **To cite this version:**

Jean-Paul Brachet. Le substantif latin mundus : un avatar de l'étrusque mutna ?. Graeco-Latina Brunensia, 2018. hal-02502805

**HAL Id: hal-02502805**

**<https://hal.science/hal-02502805v1>**

Submitted on 9 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Le substantif latin *mundus* : un avatar de l'étrusque *mutna* ?**  
**The Latin substantive *mundus* : a borrowing from Etruscan *mutna* ?**

Jean-Paul Brachet

ABSTRACT

*We try to demonstrate that the Latin substantive mundus is a loanword from Etruscan mutana/mutna. From a formal point of view, it is quite possible since a sequence \*-tn- became -nd- at a very early stage in Latin. Mutna refers to a sort of a tomb or sarcophagus. As we know, lat. mundus can refer to an underground cavity (mundus Cereris). It is worth noting that Etruscan borrowed from Latin-Faliscan the noun cela /cella/ in order to refer also to an underground tomb or burial-place, which meaning is very close to the one of mutna. So we assume that Latin borrowed mutna from Etruscan and that mundus primitively referred to an underground cavity which was especially intended for supplies (which meaning was preserved in the locution in mundo esse).*

Le point de départ de cette étude nous est venu d'inscriptions funéraires étrusques dans lesquelles se rencontrent respectivement le nom proprement étrusque *mutana/mutna* et l'emprunt au falisque *cela*<sup>1</sup>.

**Étr. *mutna* et *cela*.**

*Mutna* « sarcophage, tombe » est un mot courant en étrusque<sup>2</sup> :

AT (Ager Tarquiniensis) 1.34 :

*eca : mutna : velθurus : sta<t>lanes larisaliśla*

« ceci est le sarcophage de Velthur Statlanes, fils de Laris. »

Ta (Tarquinia) 1.81 (200-100 av. J.-C.) :

*θui · clθi · mutn{ai}θi*

*vel · veluśa · avils*

*cis · zaθrmisc*

*seiθiθialīśa*

« ici, dans ce sarcophage, (repose) Vel, fils de Vel, 23 ans, fils de Seitithi. »<sup>3</sup>

*Cela* « chambre mortuaire, tombe » est attesté une fois :

Ta 1.66 (ca 300 av. J.-C.) :

*vel : aties : velθurus :*

*lemniśa : celati : çesu*

« vel Aties, fils de Velthur et Lemni, (a été) enseveli dans cette chambre. »<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Équivalent de lat. *cella* — le falisque ne notant pas les géminées.

<sup>2</sup> « La signification du mot *mut(a)na* ne pose aucun problème de compréhension. Ce mot se rencontre en effet dans une douzaine d'inscriptions de la région de Tarquinies, au nominatif accompagné du pronom démonstratif (*e)ca*, le groupe (*e)ca mut(a)na* servant, à l'évidence, à désigner le support sur lequel l'inscription était apposée. Ce support étant systématiquement un sarcophage, on peut donc être raisonnablement certain que tel était le sens du mot. » Hadas-Lebel (2016) p. 66.

<sup>3</sup> *mutnaiθi* est une correction pour l'original *mutniaθi*, probable lapsus (discussion dans Hadas-Lebel (2016) p. 66). Pour l'interprétation de la forme casuelle, on se reportera à Hadas-Lebel (2016) p. 66-67, qui fait des formes nominales pourvues de la postposition *-θi/-ti* des locatifs « inessifs », indiquant le lieu où l'on est.

En étrusque, le terme générique qui désigne la tombe, la sépulture, paraît être *suθi* (*śuθi*). *Mutna*, moins fréquent, doit être plus spécifique ; on le rend habituellement par « sarcophage ». Néanmoins, *mutna* reste un nom courant et bien attesté, notamment dans la formule récurrente *eca mutna* suivi du nom du défunt au génitif « ceci est la tombe/le sarcophage de... »<sup>5</sup> :

Ta 1.28 : *eca mutana cutus velus*

« Ceci est la tombe de Vel Codonius. »

AT 1.36 : *eca mutna ramθas mania(l)*

« Ceci est la tombe de Ramtha Mania. »

Le nom *cela* /*cella*/ est à peu près unanimement considéré comme un emprunt au falisque, bien que ce mot ne soit pas attesté dans la documentation falisque. Bakkum (2009) p. 181 écrit à ce sujet : « In my view, the material can be interpreted equally well, if not better, by assuming an original Latin-Faliscan Word *cella* with the meaning ‘covered or enclosed room, chamber’ (whether underground or above ground), which could easily be applied to underground burial chambers in areas where these were used. (Faliscan *lectus* and *cubo* are also everyday Latin words with a secondary funerary meaning.) » Toutefois, en latin, comme le rappelle Bakkum, *cella* ne s’applique jamais à une tombe ; il est vrai que les usages funéraires des Romains, majoritairement incinérants, s’y prêtaient mal. Pourtant, les Romains plaçaient parfois les urnes dans des sortes de caveaux, qui regroupaient les restes d’une même famille, ou beaucoup plus ; on avait alors affaire à un *columbarium*<sup>6</sup>.

C’est précisément le fait que le nom *mutna* s’applique à une certaine forme de tombe comportant une sorte de cuve ou de chambre qui nous incite à en rapprocher certains emplois de lat. *mundus*.

### Les expressions *in mundo esse / habere*.

*In mundo esse* est une locution archaïque, qui disparaît des textes au cours du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. Le sens de base de l’expression n’est pas douteux, il est confirmé par une glose de Festus : « être à portée de main, disponible ». Les attestations sont assez peu nombreuses pour être toutes citées :

Pl. *Cas.* 563-5 : *stultitia magna est mea quidem sententia,  
hominem amatorem ullum ad forum procedere,  
in eum diem quoi quod amet in mundo siet.*

« C’est grande sottise, à mon sens, quand on est amoureux, d’aller au forum, le jour précisément où l’on a à sa disposition l’objet de son amour. » (*Plaute. Térence. Œuvres complètes*. Trad. P. Grimal, Gallimard, Pléiade, 1971).

Pl. *Ep.* 618 : *quippe ego quoi libertas in mundo sitast.*

« J’ai mon affranchissement en poche » (trad. Ernout, C.U.F., 1935) ; « Sans doute parce que ma liberté est désormais assurée ? » (trad. Grimal).

Symétriquement, *in mundo habere* signifie « avoir à sa disposition, à portée de main » :

Pl. *Pers.* 45 : *nempe habeo in mundo.*

---

<sup>4</sup> Hadas-Lebel (2016) discute la forme *celati* p. 102 : la postposition *-θi* s’ajoute normalement au locatif en *-i* (cf. *mutnaiθi*). *Celati* fait exception, peut-être parce que cette forme, empruntée, était toujours ressentie comme un xénisme par les locuteurs et, comme telle, non déclinée.

<sup>5</sup> On se reportera aux *Etruskische Texte* de Meiser pour avoir les attestations.

<sup>6</sup> Cf. Cagnat et Chapot (1916), I, ch. 16. Monuments funéraires, p. 321-328. Il y avait aussi les vieilles tombes à puits, *puticuli*.

« L'affaire est dans le sac » (trad. Ernout, C.U.F., 1938) ; « Alors, je l'ai déjà dans ma poche. » (trad. Grimal).

De « être à portée de main, disponible » *in mundo esse* glisse vers le sens de « attendre quelqu'un, être réservé à quelqu'un », la locution se restreignant souvent à l'expression d'un sort peu enviable (il s'agit certainement d'un emploi ironique au départ) :

Pl. *Asin.* 263-4 : *certe hercle ego quantum ex augurio auspicioque intellego,  
aut mihi in mundo sunt uirgae aut atriensi Saureae.*

« Par Hercule, autant que je puis comprendre l'augure et le présage, il y a des verges qui nous attendent, ou moi ou l'intendant Sauréa. » (trad. Grimal).

Pl. *Asin.* 315-6 : *ergo mirabar quod dudum scapulae gestibant mihi,  
hariolari quae oceperunt sibi esse in mundo malum.*

« Voilà pourquoi je me demandais ce qui faisait que, depuis quelque temps, les épaules me démangeaient : elles ont commencé à annoncer qu'il y avait une raclée qui les attendait. » (trad. Grimal).

Pl. *Pseud.* 499-501 : — *pistrinum in mundo scibam, si id faxem, mihi.  
— non a me scibas pistrinum in mundo tibi,  
cum ea mussitabas ?*

« Je savais que le moulin m'attendait, si je l'avais fait.— Et tu ne savais pas que de mon côté il t'attendait aussi, quand tu ne soufflais mot ? » (trad. Ernout, C.U.F., 1938).

Enn. *Ann.* 467-8 V<sup>7</sup> : *tibi uita / seu mors in mundo est.*

« que ce soit la vie ou la mort qui t'attende ».

Caecil. 276-277 : *profertoque nobis in mundo futurum / lectum.*

« et apporte-nous un lit qui soit à notre disposition à l'avenir. »

Caecil. 278 : *namque [mihi] malum in mundost, ere.*

« en effet, un malheur est sur nous, maître. »

À quel *mundus* faut-il rapporter *in mundo esse* ? à l'adjectif *mundus*, -a, -um ou à un *mundus* substantif ? Perplexité du rédacteur de l'article du *TLL* (Kamptz) p. 1632 : « locutio a Plauto, Ennio, Caecilio... usurpata qua ratione c. 1. *mundus* cohaereat, non satis perspicitur, quoniam neque ad notionem solitam neque ad usus peculiare l. 64 p. 1631, 10 notatos quadrare uidetur ; uix melius applicari potest ad 2.3.4. *mundus*. »

Un fragment de Lucilius<sup>8</sup>, 519-520 Marx, doit certainement être mis en relation avec *in mundo esse* :

*legauit quidam uxori mundum omne penumque.*

*quid mundum atque penum ? quid non ? quis diuidet istuc ?*

« Un homme légua à sa femme tout son trousseau et toutes les provisions de ménage ; mais le trousseau et les provisions de ménage, qu'est-ce ? que n'est-ce pas ? Qui tranchera un tel débat ? » (trad. Charpin, *Satires*, C.U.F., II 16, 6, p. 83-84).

Ce fragment témoigne de la difficulté que les Latins eux-mêmes éprouvaient parfois à comprendre *mundus*. La traduction par « trousseau » est suggérée par Aulu-Gelle, qui rapproche le *mundus muliebris*, mais rien ne garantit que ce soit la bonne. S'il s'agissait vraiment du *mundus muliebris*, il semble bizarre que le mari laisse à sa femme son propre trousseau. Ce qui nous paraît à noter ici, c'est que *mundus* est associé à *penus*, qui désigne les

<sup>7</sup> = 496-7 dans l'éd. Skutsch, Oxford, 1985.

<sup>8</sup> Fragment transmis par Aulu-Gelle, parce que c'est la seule attestation d'un *mundum* neutre, 4, 1, 3 : *mundum quoque muliebrem Lucilius in satirarum XVI. non uirili genere, ut ceteri, sed neutro appellauit his uerbis...* (le texte transmis par Aulu-Gelle diffère un peu de celui qu'a édité Charpin dans la C.U.F., 1979).

provisions, les réserves<sup>9</sup>. Ne peut-on en inférer que *mundus* désigne dans le fragment de Lucilius une sorte de garde-manger, de lieu de stockage des réserves (*penus*), un cellier — en d'autres termes, la richesse de la maisonnée, dans une économie rurale ? On ajoutera à l'appui de cette interprétation un passage du *Stichus* de Plaute, où la locution *in mundo habere* apparaît dans le contexte d'un banquet et signifie « avoir quelque chose en réserve » pour le servir à ses invités :

*Stich.* 476-478 : — *Non edepol possum. — Quid grauare ? censeas.*  
*nescio quid uero habeo in mundo. — I modo,*  
*alium conuiuam quaerito tibi in hunc diem.*

« — Pourquoi te faire prier ? Accepte. J'ai un je ne sais quoi à te servir. — Va donc ; cherche-toi un autre convive pour aujourd'hui. » (trad. Ernout, 1938).

Nous avons un autre indice chez Plaute que la locution était encore analysable à son époque, dans un passage qui contient un jeu de mots sur *in marsuppio* et *in mundo* :

*Poen.* 782-3 : — *idque in istoc adeo aurum inest marsuppio.*  
— *uae uostrae aetati ! — id quidem in mundo est tuae.*

« Et précisément cet or est dans la bourse que tu portes. — Malheur à vous ! — C'est ton malheur à toi qui est déjà là ! » (trad. Grimal).

Les philippes sont certes dans la poche de Lycus, mais les ennuis sont dans son *mundus* et l'attendent.

Nous faisons l'hypothèse que *in mundo esse* est une expression de la vie domestique signifiant « être dans la réserve, dans le garde-manger », c'est-à-dire « être à portée de main, disponible ». Cette hypothèse trouve un appui dans la glose de Festus, p. 97 L : *in mundo dicebant antiqui, cum aliquid in promptu esse uolebant intellegi.*

L'équivalence faite par Festus entre *in mundo esse* et *in promptu esse* est d'autant plus intéressante que la famille de *promptus*, *promere*, *promus*, désigne le fait de tirer les provisions du cellier. La locution *in mundo esse* provient donc des usages domestiques d'un domaine rural. Un signe du sens matériel qu'avait l'expression à l'origine est la variante *in mundo situm esse*, que nous avons rencontrée en Pl. *Ep.* 618.

### ***Mundus, cave à provisions, et mundus Cereris.***

*Mundus* a donc probablement désigné dans le latin très archaïque, antérieur à notre documentation, une sorte de cave à provisions, de cellier. Le *mundus Cereris* est assurément la plus belle survivance de ce *mundus* « cave à provisions » (« cave à grain »). Le mot subissait alors la concurrence, qui s'est avérée victorieuse, de *cella*. Ce dernier substantif désigne notoirement une cave où l'on range des provisions, un cellier ; c'est un mot très fréquent chez Caton et les agronomes :

*Cat. Agr.* 3, 2 : *patrem familiae uillam rusticam bene aedificatam habere expedit, cellam oleariam, uinariam, dolia multa.*

« Il convient que le père de famille ait un domaine à la campagne bien construit, une cave pour l'huile, une pour le vin, de nombreuses jarres. »

*Cat. Agr.* 13, 2 : *in cellam oleariam haec opus sunt : dolia olearia, opercula...*

« Pour la cave à huile, les choses suivantes sont nécessaires : des jarres à huile, des couvercles,... »

---

<sup>9</sup> Des rapprochements étymologiques sont possibles pour *penus* : sk. *panasá-* (m. ou n.) « fruit de l'arbre à pain », cf. M. Mayrhofer, *Kurzgefaßtes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, Heidelberg, II, 1963, s.v. et lit. *pēnas* « nourriture, fourrage », *penēti* « nourrir, engraisser », *penýba* « engraissement, entretien », cf. E. Fraenckel, *Litauisches etymologisches Wörterbuch*, I, 1962, s.v.

Cat. Agr. 65, 2 : *quam calidissimum torcularium et cellam habeto.*

« Il faut maintenir le pressoir et la cave le plus chauds possible. »

Colum. 1, 6, 54 : *pars autem fructuaria diuiditur in cellam oleariam, torculariam, cellam uinariam, defrutariam.*

« Les bâtiments à provisions se divisent en une cave à huile, un pressoir, une cave à vin, un cellier pour le moût. »

Colum. 1, 6, 56 : *torcularia praecipue cellaeque oleariae calidae esse debent.*

« Les pressoirs particulièrement, ainsi que les caves à huile, doivent être chauds. »

Si les domaines de *mundus* et de *cella* se recouvrent, c'est parce que les choses désignées ont une similitude de forme : il s'agit d'une sorte de cuve ou caveau, pour employer un mot français qui convient aussi aux usages funéraires. Or le *mundus* primitif, paraît avoir été un dépôt de fondation, une sorte de caveau souterrain, si l'on en croit Plutarque :

Rom. 11, 2 : βόθρος γὰρ ὠρύγη περὶ τὸ νῦν Κομίτιον κυκλοτερῆς, ἀπαρχαί τε πάντων, ὅσοις νόμῳ μὲν ὡς καλοῖς ἐχρῶντο, φύσει δ' ὡς ἀναγκαίοις, ἀπετέθησαν ἐνταῦθα. καὶ τέλος ἐξ ἧς ἀφῖκτο γῆς ἕκαστος ὀλίγην κομίζων μοῖραν ἔβαλλον εἰς ταύτῃ καὶ συνεμείγνουσιν. καλοῦσι δὲ τὸν βόθρον τοῦτον ᾧ καὶ τὸν Ὀλυμπον ὀνόματι μοῦνδον.

« Une fosse fut creusée du côté de ce qui est aujourd'hui le Comitium, de forme circulaire, et ils y déposèrent les prémices de toutes les choses dont ils usaient en tant qu'elles étaient bonnes selon la loi, et en tant qu'elles étaient nécessaires selon la nature. Et à la fin, chacun apporta une poignée de la terre du pays d'où il était venu, ils jetèrent les poignées de terre dans le même endroit et les mélangèrent. Ils appellent ce fossé de la même façon que la voûte céleste : *mundus*. »

Certains ont pensé depuis longtemps que le *mundus Cereris* était primitivement une sorte de silo à grains : « Nous rattachons donc les rites du *mundus* au culte le plus ancien qui nous soit accessible de Cérès "indigène". Ce rituel a bien pu être bivalent : rien ne nous oblige à rejeter complètement l'interprétation agraire de W. Fowler, qui malgré le silence des textes présente une certaine vraisemblance générale. Elle n'est nullement incompatible avec le culte des Mânes : c'est un fait bien connu que les divinités du sol peuvent être à la fois infernales et agraires. Le culte que Cérès recevait au *mundus* présentait probablement ce double caractère<sup>10</sup>. » L'idée d'un *mundus* silo à grains était déjà en effet exprimée par W. Warde Fowler : « I conjecture that it was the place in which was stored, not, or not only the grain of the last harvest which would be needed for food, and for which the storehouse (*penus*) would need to be frequently opened in the old farmhouse, but the place of safety which the seed-corn was stored<sup>11</sup>. » Plus loin : « The *mundus* as Cato describes it, though on the Palatine in his day it would be only a symbolic survival from the original storing-place, seems to me strongly to suggest a use for human beings as well as ghosts... We may imagine it [le *mundus*] as a kind of cellar with an opening in the centre of its roof<sup>12</sup>. » De fait, lorsqu'il était ouvert, le *mundus* souterrain mettait le monde des hommes en communication avec les êtres infernaux :

Macr. Sat. 1, 16, 16-18 : *cum mundus patet, nefas est proelium sumere. (...) Inchoari bellum decebat nec Saturni festo, qui sine ullo tumultu bellico creditur imperasse, nec patente mundo, quod sacrum Diti patri et Proserpinae dicatum est, meliusque occlusa Plutonis fauce eundum ad proelium putauerunt. Vnde et Varro ita scribit : mundus cum patet, deorum tristium atque inferum quasi ianua patet.*

---

<sup>10</sup> Le Bonniec (1958 : 184).

<sup>11</sup> W. Warde Fowler, *Mundus patet*, p. 24-39 in *Roman Essays and interpretations*, Oxford, 1920, p. 26-27 ; cité par Le Bonniec (1958 : 179-180).

<sup>12</sup> *ibid.* p. 27.

« Quand le *mundus* est ouvert, il n'est pas permis d'entreprendre une guerre. Il n'était pas convenable de commencer une guerre lors de la fête de Saturne, dont on croit qu'il gouverna sans connaître le moindre tumulte guerrier, ni lorsque le *mundus* était ouvert, moment sacré voué à Dispatet et à Proserpine — et on estima qu'il était préférable d'aller au combat lorsque la gueule de Pluton est fermée. De là ce qu'écrivit Varron : quand le *mundus* est ouvert, c'est pour ainsi dire la porte des dieux du malheur et des enfers qui est ouverte. »

### Relation entre le « *mundus* d'en haut » (voûte céleste) et le « *mundus* d'en bas ».

Pour les Latins eux-mêmes, c'était en vertu de leur similitude de forme que la fosse à provisions et la voûte céleste étaient désignées par le même nom *mundus*<sup>13</sup> :  
Fest. p. 144-146 L : *sic refert Cato in commentariis iuris ciuilis : mundo nomen impositum est ab eo mundo qui supra nos est : forma enim eius est, ut ex is qui intrauere cognoscere potui, adsimilis illae.*

« Caton rapporte ceci dans ses commentaires sur le droit civil : le *mundus* [d'en bas] a reçu son nom du *mundus* qui est au-dessus de nous : en effet, d'après ce que j'ai pu apprendre de ceux qui y sont entrés, sa forme est assez semblable à celle de l'autre. »

Le *mundus* était une fosse circulaire, nous dit Plutarque<sup>14</sup>. L'habitation humaine primitive est une *imago mundi*. Elle fut le plus souvent une simple fosse arrondie, généralement à demi enterrée. Au plan symbolique, la forme circulaire exprime notoirement la clôture, la totalité. L'apparition de la maison rectangulaire, qui peut être découpée en pièces et être agrandie, est le signe de changements de mentalité fondamentaux<sup>15</sup>. On peut dès lors penser que *mundus* a désigné au départ une fosse voûtée, ce qui lui aurait permis de s'appliquer aussi bien à un cellier de stockage de denrées qu'à la voûte céleste. Le sens de « voûte, cavité » doit se retrouver dans la seule attestation de *mundus* qu'on ait chez Ennius, et qui laisse entendre que *mundus* a désigné au départ un objet distinct de *caelum* :

Scipio (varia 9-12 V, p. 214) : *mundus caeli uastus constitit silentio  
et Neptunus saeuus undis asperis pausam dedit,  
sol equis iter repressit unguis uolantibus,  
constitere amnes perennes, arbores uento uacant.*

« La vaste cavité du ciel s'arrêta en silence, Neptune le déchaîné ordonna une pause aux flots violents, le soleil freina ses chevaux aux sabots volants, les fleuves qui ne cessent de couler s'arrêtèrent, le vent cessa d'agiter les arbres. »

*A priori*, le génitif *caeli* peut s'interpréter comme génitif d'appartenance (« le *mundus* qui appartient au *caelum* ») ou de définition (« le *mundus* qu'est le *caelum* »). Cette dernière interprétation paraissant peu probable, on suivra Le Bœuffle qui suggère de prendre *mundus* au sens de « cavité »<sup>16</sup>.

Du point de vue idéologique, *mundus* reflète une vision du monde d'agriculteurs sédentaires : centre de l'habitation, en tant que réserve à grain et à provisions, *mundus* est aussi centre du monde, *axis mundi*<sup>17</sup>. « Le nomade chasseur-cueilleur saisit la surface de son territoire à travers ses trajets ; l'agriculteur sédentaire construit le monde en cercles concentriques autour

<sup>13</sup> Synthèse sur les emplois astronomiques de *mundus* dans Le Bœuffle (1987), s.v. *mundus* (n° 808) p. 187-191. Le Bœuffle constate qu'« il est difficile de déterminer les aires sémantiques de *caelum* et de *mundus* », *mundus*, absent chez Plaute et Térence, paraissant plus savant, *caelum* plus usuel. À partir du sens de « voûte céleste » s'est mise en place l'équivalence avec gr. κόσμος « univers ».

<sup>14</sup> Pour la structure du *mundus*, cf. Basanoff (1942 : 4-7).

<sup>15</sup> Voir à ce sujet Cauvin (1997 : 175-180) : « L'habitat au carré ».

<sup>16</sup> Le Bœuffle (1987 : 187).

<sup>17</sup> Cf. Briquel (1993 : 95 sq.) pour le *mundus* comme axe du monde.

de son grenier », écrit A. Leroi-Gourhan<sup>18</sup>. Il arrive même que le grenier devienne le symbole de l'univers maîtrisable<sup>19</sup>. On comprend dès lors pourquoi le *mundus* s'ouvrirait notamment le 24 août, veille des Opiconsivia, et pouvait servir à prédire l'état de la récolte à venir<sup>20</sup>. Ce centre du monde faisait communiquer avec les dieux chtoniens, qui sont au premier chef les divinités agraires<sup>21</sup>. R. Caillois avait noté à propos du *mundus* des Latins : « À Rome, à dates fixes, on soulève la pierre qui ferme le *mundus* : c'est un trou du Palatin qu'on tient pour la voie d'accès au monde infernal, pour la contraction de ce monde lui-même, et, comme son nom l'indique, pour le pendant exact du monde des vivants dont il est le symétrique dans l'au-delà. Il représente à la fois le résumé du Grand Espace en face de l'étendue profane et l'orifice qui permet leur communication<sup>22</sup>. »

### Lat. *mundus*, emprunt à étr. *mutna* ?

Puisque, en étrusque, *mutna* et *cela* servent à désigner un type de sépulture consistant en une sorte de cuve, chambre ou caveau, et, que, en latin, certains emplois très anciens de *mundus* laissent supposer un sens comparable de cave, caveau (le contexte funéraire en moins), proche de celui de *cella* (terme lui aussi exclu du contexte funéraire en latin), on peut se demander si *mundus* ne pourrait pas être un emprunt à *mutna*. Si *cela* est, en étrusque, un emprunt certain au falisque, *mundus*, symétriquement, pourrait très bien être l'avatar de *mutna* en latin. Comme on sait, le substantif *mundus* — sans parler pour le moment de l'adjectif *mundus*, *-a*, *-um* — n'a toujours pas reçu d'étymologie satisfaisante<sup>23</sup>. Lancé au XIX<sup>e</sup> siècle, le rapprochement, douteux sur le plan formel<sup>24</sup>, avec le nom étrusque connu sous les variantes *munthux*, *munthχ*, *munthu* apporte peu du point de vue du contenu<sup>25</sup> ; il s'agirait du nom d'une déesse. En un mot, c'est expliquer *obscura per obscuriora*. Parmi les rapprochements formellement possibles, *mutna* reçoit, nous semble-t-il, un appui intéressant du côté du sens. Du point de vue formel, *mundus* peut provenir de étr. *mutana* — *mutna* avec syncope —, si l'emprunt est assez ancien. La question principale est celle du traitement de *\*-tn-* et *\*-tVn-* en latin. Cette question, débattue, est évoquée par Meiser 1997, §85 p. 121-122. De même que *\*-dn-* aboutit normalement à *-nd-*<sup>26</sup>, de même une séquence *\*-tVn-* ou *\*-tn-* devient généralement *-nd-*. L'exemple qui paraît le plus net, celui auquel recourt Meiser, est le verbe *pandō*, *-ere*, qui remonte à *\*patane/o-*. Le verbe d'état (« essif ») correspondant est

<sup>18</sup> Leroi-Gourhan (1965), ch. XIII. Les symboles de la société, p. 157.

<sup>19</sup> Ibid. 168.

<sup>20</sup> Cf. Scolie de Berne in Verg. *Buc.* 3, 104-105 : *aput antiquos fuit altissimus puteus, in quem descendebat puer, quo cognosceret anni prouentus* « du temps des Anciens existait un puits très profond, dans lequel descendait un enfant afin de s'informer de la récolte de l'année », cité par A. Magdelain (1976 : 109).

<sup>21</sup> De manière générale, l'ouverture des récipients de stockage alimentaire donne souvent accès à l'autre monde et permet aux âmes de s'échapper. L'ouverture des jarres à vin, la *πιθουγία* des Anthestéries athéniennes a parfois été comprise en ce sens (que les Anthestéries soient une fête des morts, la formule *θύραζε Κήρες, οὐκετ' Ἀνθεστήρια* l'atteste ; cf. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion*, I, 3<sup>e</sup> éd., Munich, 1967, p. 596-597, et B. Sergent, *Les Indo-Européens*, Paris, 1995, § 313, p. 363, qui cite également un parallèle chez les Hittites, qui associaient l'ouverture des jarres alimentaires, au printemps, à la célébration des rois morts).

<sup>22</sup> Caillois (1950 : 150).

<sup>23</sup> Voir p. ex. notre article de 2007. S.v. *mundus* « toilette, parure de la femme », Ernout-Meillet note qu'« il semble qu'il y ait eu deux (ou trois) mots différents, un adjectif *mundus* et un substantif *mundus* “parure” et “monde”. »

<sup>24</sup> Que serait devenue en latin la fin de ce mot étrusque, et que penser de la correspondance entre lat. *d* et étrusque *θ* ?

<sup>25</sup> Hypothèse évoquée sans autre commentaire dans Ernout-Meillet s.v. *mundus* « cieux ». De la discussion présente dans Breyer (1993) p. 364-367, il ne ressort pas grand chose de net. L'auteure s'appuie surtout sur l'article de Pfiffig (1962), qui affirmait que *mundus* est un emprunt à *munθ*, et qui posait des équations de sens assez sommaires entre *mundus*, *munθ* et gr. *κόσμος* (Ordnung, Schmuck, geordneter Platz).

<sup>26</sup> C'est le type *unda* < *\*ud-nā* (sur racine *\*wed-/ud-*, cf. ὕδωρ, *water*, etc.).



*pateō, ēre*. La racine, bien connue, se termine par une laryngale : \**peth*<sub>2</sub>-. On peut discuter de la présence d'une voyelle d'anaptyxe en proto-latin : \**patanelo-* ou \**patnelo-* ? La présence d'une anaptyxe *a* est suggérée par osq. *patensíns* < \**patane-sē-nt* « panderent ». Si *mundus* est bien l'avatar de *mutna*, l'emprunt est alors extrêmement ancien<sup>27</sup>, puisqu'il implique le traitement \**tVn-/\*-tn-* > *-nd-*.

### L'adjectif *mundus*, *-a*, *-um*.

Quant à l'adjectif *mundus*, c'est un homonyme probable. D'aucuns lui ont trouvé un pedigree indo-européen acceptable, encore que non exempt de toute difficulté<sup>28</sup>. Ainsi déjà Schulze : « Lat. *mundus* aus \**mũ-dnos*, gebildet wie  $\chi\upsilon$ - $\delta$ ανός Qu. ep. 469, gehört zu der durch sl. *myti* und ai. *mũ'tram* bezeugten Wurzel *mũ* "waschen" ebd. 170, bedeutet also ursprünglich "gewaschen"<sup>29</sup>. » L'analyse a été affinée ensuite par Szemerényi 1950 et Puhvel 1976, qui posent \**mũt-no-*<sup>30</sup>. Pour le sens, cette étymologie est satisfaisante, l'idée de base de *mundus* étant bien celle d'une propreté obtenue par lavage :

P.-Fest. p. 127 L : *mundus quoque appellatur lautus et purus*.

« *mundus* signifie également *nettoyé et propre*. »

Hor. *Epist.* 1, 5, 7 : *iamdudum splendet focus et tibi munda supellex*.

« Déjà t'attendent, resplendissants, le foyer et de la vaisselle bien propre. »

Colum. 7, 3, 8 : *sint (stabula) mundissima*.

« Qu'on maintienne les étables en parfait état de propreté. »

Colum. 7, 9, 14 : *mundissimum cubile desiderat*.

« Le porc réclame une couche parfaitement propre. »

L'idée de propreté se retrouve dans le dérivé *munditiēs (munditia)* :

Pl. *Stich.* 347-349 : *munditias uolo fieri. Ecferte huc scopas simulque harundinem, ut operam omnem araneorum perdam et texturam improbem deiciamque eorum omnis telas*.

« Je veux qu'on fasse le ménage. Apportez les balais et aussi la tête de loup, que je détruise le travail des araignées, que je déchire leurs tissages et que je fasse descendre leurs toiles. » (trad. P. Grimal, 1971)

Sen. *Epist.* 86, 10 : *hoc quoque nobilissimi aediles fungebantur officio intrandi ea loca quae populum receptabant exigendique munditias et utilem ac salubrem temperaturam*.

« Les plus remarquables de nos édiles s'acquittaient également de cette tâche d'entrer dans les lieux qui accueillait le public et de vérifier la propreté et si la température était correcte et bonne pour la santé. »

Si l'on refuse ces tentatives étymologiques, on peut encore, comme Ernout l'avait fait, partir d'un adjectif *immundus*, calque de  $\acute{\alpha}\chi\omicron\sigma\mu\omicron\varsigma$  « dépourvu d'harmonie, de charme »<sup>31</sup>, d'où aurait été tiré secondairement un adjectif positif *mundus*.

<sup>27</sup> Nous ne nous hasarderons pas à avancer une date absolue. L'emprunt peut être aussi ancien que les premiers contacts entre Étrusques et Latins.

<sup>28</sup> La notice de De Vaan (2008) s.v. *mundus* « clean, elegant » apporte peu. Le rapprochement avec des formes issues de la racine \**meud-* « se réjouir » (sk. *mũd-*, *mũda-* « joie, plaisir » entre autres) est peu probable pour des raisons sémantiques.

<sup>29</sup> KZ 45, 1913, p. 235 = *Kleine Schriften*, 1933, p. 471.

<sup>30</sup> Celui-ci fait de *mundus* une formation en \**tno-* sur la racine \**mũ-* (\**mu-H-*) « baigner, laver ». Quant à la racine de v.sl. *myjȋ*, *myti*, etc., on doit la retrouver encore en lat. dans *mustum*, autre mot dont la formation n'est pas limpide. Autre rattachement proposé dans LIV s.v. \**myewh*<sub>1</sub>- « (se) mouvoir ».

<sup>31</sup> Cela aurait été rendu possible par le fait que *mundus* a été considéré comme l'équivalent de  $\acute{\alpha}\chi\omicron\sigma\mu\omicron\varsigma$  pour la désignation de l'« univers ».

L'origine du substantif *mundus* que nous venons de proposer ne prétend pas faire disparaître toutes les difficultés que soulève un tel mot. En tout cas, elle nous paraît possible et soutenable sur les plans formel et sémantique.

Jean-Paul Brachet, maître de conférences, Sorbonne Université, Faculté des Lettres, Institut de Latin

brachet\_jean-paul@orange.fr

- Bakkum, G. C. (2009). *The Latin Dialect of the Ager Faliscan*. Amsterdam : University Press.
- Basanoff, V. (1942). *Les dieux des Romains*. Paris : P.U.F.
- Brachet, J.-P. (2007). Les différents *mundus* du latin : homonymie et histoire des mots. *L'homonymie dans les lexiques latin et grec*, sous la direction de A. Blanc et A. Christol, Association pour la Diffusion de la Recherche sur l'Antiquité (Nancy). *Études anciennes*, 33. Diffusion de Boccard, 47-62.
- Breyer, G. (1993). *Etruskisches Sprachgut im Lateinischen unter Ausschluss des spezifisch onomastischen Bereiches*. Leuven : Peeters.
- Briquel, D. (1993). *Les Étrusques peuple de la différence*. Paris : A. Colin.
- Cagnat, R. et Chapot, V. 1917. *Manuel d'archéologie romaine*. I. *Les monuments. Décoration des monuments. Sculpture*. Paris : Picard.
- Caillois, R. (1950). *L'homme et le sacré*. 2<sup>e</sup> éd., Paris : Gallimard-Folio.
- Cauvin, J. (1997). *Naissance des divinités. Naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au néolithique*. Paris : CNRS Éditions.
- De Vaan, M. (2008). *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*. Leiden : Brill.
- Hadas-Lebel, J. (2016). *Les cas locaux en étrusque*. Rome : Giorgio Bretschneider editore, Biblioteca di « Studi Etruschi », n° 56.
- Le Bœuffle, A. (1987). *Astronomie, astrologie. Lexique latin*. Paris : Picard.
- Le Bonniec, A. (1958). *Le culte de Cérès à Rome des origines à la fin de la République*. Paris : Klincksieck.
- Leroi-Gourhan, A. (1965). *Le geste et la parole. II. La mémoire et les rythmes*. Paris : Albin Michel.
- LIV = Lexicon der indogermanischen Verben. Die Wurzeln und ihre Primärstambildungen*. Sous la direction de Helmut Rix. 2<sup>e</sup> éd.. Wiesbaden : Reichert, 2001.
- Magdelain, A. (1976). Le pomerium archaïque et le *mundus*. *Revue des Études latines*, 54, 71-109.
- Meiser, G. (2014). *Etruskische Texte*. Editio minor. Teil 1: Einleitung, Konkordanz, Indices. Teil 2: Texte. Hamburg : Baar-Verlag.
- Pfiffig, A. J. (1962). Etruskisches I : Zu lateinisch *mundus* und etruskisch *munθ*. *Die Sprache* 8, 142-145.
- Puhvel, J. (1976). The origins of Greek κόσμος and Latin *mundus*. *American Journal of Philology*. 97, 154-167.
- Szemerényi, O. (1950). The Latin gerundive and other *-nd-* formations. *Scripta minora*, II, 1987, 591-601 (= *Tr. Phil. Soc.* 1950).